

Rolland et Barrès

George Nahrebecky (Halifax)

Extrait de la thèse de Maîtrise "Rolland et Barrès: Culte du moi, culte d'autrui," écrite sous la direction de D. W. Lawrence, pp. 1-26. Voici, d'abord, un résumé anglais de l'extrait:

*It is a well-known fact that Romain Rolland (1866-1944) and Maurice Barrès (1862-1923) were on opposite sides of the ideological and philosophical fence. What is not well known, is that in spite of the differences in their thought, the circumstances, preoccupations and influences which are responsible for their intellectual development are often remarkably similar. Both were, at an early age, exposed to the cultural and intellectual influences of German art, music and philosophy, influences which seem to have played a major role in determining the nature of their subsequent development. Both, as young men, are drawn to the perennial question of the individual and his relationship with society, an idea to which both will devote much time and energy.*

## 1. Introduction

"Rien ne me touche autant qu'un témoignage de sympathie que se rendent deux hommes dont la pensée est différente, et sur certains points, opposée,"<sup>1</sup> admet Romain Rolland en 1917. Dans une étude sur Rolland, Jacques Robichez souligne son désir "de comprendre les âmes les plus opposées,"<sup>2</sup> et plus tard, sa "passion de comprendre l'adversaire et malgré lui de l'aimer."<sup>3</sup> Il se peut bien, cependant, que Maurice Barrès fasse exception à cette règle humanitaire de Rolland. Envers Barrès en particulier, aucun témoignage de sympathie n'a été possible. A son égard, Rolland témoigne plutôt d'un profond dégoût. Dans une lettre à Louis Gillet du 15 février 1902, il dit:

Je viens justement de lire le roman de Barrès. Ah, que je n'aime point cet homme! il est un des rares hommes au monde, à qui j'accorde encore quelque chose de semblant à la haine. Il y a en lui un cœur méchant et cuistre, un éternel élève de philosophie, au développement avorté.<sup>4</sup>

En 1914, dans son Journal, il le traite de champion national de la mort et de la destruction:

...Barrès module sur la mort et les meurtres ses plus mélodieux chants de flûte. Il est le rossignol du carnage. En temps de paix, il traînait son ennui et sa nostalgie de cimetière. Sur les tombes fraîches il s'épanouit; son art est en pleine fleur. Si belle que soit la fleur, je vois la tige qui sort du ventre des charniers.<sup>5</sup>

Ses attaques contre Barrès paraissent même dans certaines de ses oeuvres littéraires; dans Jean-Christophe: "...les narcisses grêles...émaillent le cimetière d'âme de Barrès,"<sup>6</sup> et dans Clérambault:

C'était une réplique indignée à l'Appel aux Morts que ululait Barrès, chouette grélotante, perchée sur un cyprès de cimetière.<sup>7</sup>

Les remarques de Barrès au sujet de Rolland, plus rares et beaucoup plus espacées, révèlent le même genre d'antipathie que nous venons de voir chez Rolland. C'est surtout un excès d'orgueil que Barrès reproche à Rolland: "Romain Rolland", dit-il dans ses Cahiers, "a l'orgueil d'être au-dessus des conflits, eh bien! non, il est au-dessous,"<sup>8</sup> et plus loin: "Un seul, Romain Rolland...pécha par orgueil, les autres par humilité."<sup>9</sup>

L'animosité réciproque de Rolland et Barrès et leurs divergences intellectuelles, politiques et idéologiques, sont assez bien connues. Je me suis proposé, par conséquent, de faire une comparaison dans le but d'établir une opposition assez complète qui évoquerait l'idée de thèse et antithèse. Sans doute s'agissait-il d'un projet viable, mais il aurait fallu me borner à des généralisations, à certains domaines restreints de leur pensée. L'opposition entre le nationalisme de Barrès et l'internationalisme de Rolland, entre le pacifisme de celui-ci et le bellicisme de celui-là aurait sans doute soutenu l'idée d'un désaccord total et définitif. Mais en approfondissant l'étude des deux auteurs, on déniché des rapports tellement inattendus qu'ils en prennent encore plus d'importance. On découvre que Rolland et Barrès ont été entraînés vers deux chemins divergents par des attitudes et des idées très semblables. Dans son étude sur Romain Rolland, Jean-Bertrand Barrère se demande: "Quelle ironie du sort mit Barrès d'un côté et Rolland de l'autre?"<sup>10</sup>

## 2. L'Identité personnelle et l'identité sociale

Le problème de l'individu est au premier rang des préoccupations des jeunes sensibilités destinées à la notoriété littéraire. Les âmes sensibles se livrent facilement à la question du salut personnel et du perfectionnement spirituel. Il est presque inutile toutefois d'aborder la question de l'individu sans examiner également son rôle social.

Le double problème de l'identité personnelle vis-à-vis de l'identité sociale s'impose très tôt à la pensée et à l'oeuvre de Maurice Barrès et de Romain Rolland. Mais il s'agit d'un problème qui entraîne invariablement d'autres, car une société n'existe pas en vase clos. Ayant établi le rôle de l'individu dans sa propre société, il faut en faire autant pour celle-ci par rapport aux autres. A ce point-là surgissent des thèmes tels que le patriotisme et le nationalisme qui s'adressent plutôt à l'instinct, aux préjugés. Cette thèse vise donc à souligner la naissance, le développement et la résolution de ces problèmes chez Barrès et chez Rolland. Etant d'avis qu'une étude bornée à l'analyse de leurs oeuvres littéraires risque d'être incomplète, je soulignerai les événements biographiques et historiques qui ont exercé une influence importante sur la pensée des deux écrivains.

Chez Barrès, les symptômes d'un malaise métaphysique qui prendra ultérieurement de grandes proportions se déclarent dès son entrée au collège de la Malgrange en 1872. Enfant maladif, Barrès se trouve atteint par une variété de maux physiques, et est méprisé par les autres élèves. Rebuté par presque tous les aspects de sa vie de collégien, il se voit obligé de se replier sur lui-même pour combattre son isolement. C'est ici que l'on retrouve les origines de l'individualisme ardent de Sous l'Oeil des barbares, premier livre de son Culte du moi, où il prétendra avoir réglé la problématique de l'identité personnelle par une affirmation acharnée du moi individuel. "Tous mes livres sont nourris des émotions intenses de mon internat. Sous l'Oeil des barbares en est un écho."<sup>11</sup>

L'entrée de Barrès au lycée de Nancy, à l'âge de quatorze ans, ne lui réserve que la prolongation des déceptions déjà subies à la Malgrange.

Elle aggrava le contraste entre le sentiment qu'il éprouvait de l'inutilité et de la médiocrité de sa vie, et la soif de grandeur qu'il puisait dans la littérature.<sup>12</sup>

Cette étape de son développement est d'autant plus importante qu'elle lui sert d'apprentissage au monde parisien du dandysme et de la décadence de la fin du siècle. Elle fait partie intégrante de son "déracinement" -- maladie contagieuse et démoralisatrice contre laquelle il lancera un jour une campagne acharnée.

La jeunesse de Romain Rolland est marquée par des difficultés analogues. Lui aussi se trouve seul, victime des mêmes inquiétudes que Barrès:

Je vivais dans une morne petite ville du Nivernais non sans un charme triste, au bord d'un canal silencieux. Je n'avais aucun camarade.... J'étais souffrant; je me sentais constamment -- jusqu'à onze ans -- comme suspendu par un fil au-dessus de la mort.<sup>13</sup>

Affligé d'une santé précaire et sans amis, Rolland, comme Barrès, est obligé de se réfugier dans des rêveries ou dans la réflexion pour combattre son isolement. Lorsqu'il entre au collège en 1873 (un an après Barrès), la médiocrité de ses camarades ne porte aucun remède à une sensibilité déjà atteinte par un malaise spirituel. Plus tard, à Paris, dans l'atmosphère malsaine du lycée, il sera accablé du pessimisme et du désespoir mis à la mode par les décadents, provoquant une crise morale et intellectuelle qui lui fait envisager le suicide. "Mon être se diluait, l'esprit en néant de l'air, et la chair en ruisseau de cimetière. Je tombais."<sup>14</sup> A ce moment-là Rolland, loin de la quiétude et du réconfort que lui procurait auparavant l'environnement provincial, est lui aussi une victime par excellence de ce même phénomène de déracinement que Barrès allait dénoncer plus tard dans son Roman de l'énergie nationale (1897-1902).

Il faut toutefois souligner une autre influence qui s'est ajoutée à celle du déplacement pour jeter Barrès et Rolland dans un vide métaphysique. Vers 1880 le thème de la décadence est évident dans tous les domaines de la littérature française. L'héroïsme individuel qui permettait autrefois à l'homme de surmonter sa condition humaine fait place à la résignation. Selon les décadents, l'homme était incapable d'échapper à un sort plutôt douloureux. Il ne lui restait plus qu'à se retirer de la société, sans illusions, et à contempler à distance l'éternel renouvellement de la folie humaine. Il s'agissait donc d'un pessimisme

fait de solitude, d'obsession du néant, de dégoût de vivre, de dégoût d'autrui, de dégoût de soi, qui marque les plus grandes oeuvres de la fin du siècle.<sup>15</sup>

Le héros décadent typique, tel qu'il a été décrit par George Ross Ridge, possède des traits de caractère que l'on peut discerner chez le héros au début de Sous l'Oeil des barbares. Bien qu'instruit et intelligent, il se trouve incapable de se débarrasser de la léthargie et de la passivité qu'il ressent en face d'un monde qui a pris un aspect irréel. Il a beau cultiver les passions brutales dont il a soif. C'est l'élan vital qui lui fait défaut.<sup>16</sup> Mais le pire, c'est qu'il n'y a rien qui puisse remédier à cette apathie mélancolique. Selon Barrès, seul l'avenir peut lui porter secours. Entre temps, il faut se réfugier dans soi-même:

Notre monde, notre religion, notre sentiment des nationalités sont choses écroulées, auxquelles nous ne pouvons emprunter des règles de vie. En attendant que nos maîtres nous aient refait des certitudes, il convient que nous nous en tenions à la seule réalité tangible, au Moi.<sup>17</sup>

En se repliant sur son moi, Barrès a trouvé le moyen d'intégrer la perspective décadente pessimiste dans un point de vue qui avait au moins un certain nombre d'aspects positifs. Il n'est pas question de guérir le mépris que l'on ressent pour la foule, ni de se perdre dans des chimères idéalistes visant l'amélioration de la condition humaine. Ayant établi une distinction nette entre l'individu et la foule, c'est-à-dire, entre le moi et les barbares, on n'a qu'à nourrir et protéger ce moi contre l'assaut impur de ces derniers.

Notre Moi... il nous faut le défendre chaque jour et chaque jour le créer. Le culte du Moi n'est pas de s'accepter tout entier... nous avons d'abord à épurer notre Moi de toutes les parcelles étrangères que la vie continuellement y introduit et puis à lui ajouter. Quoi donc! Tout ce qui lui est identique, assimilable; par-lons net: tout ce qui se colle à lui quand il se livre sans réaction aux forces de son instinct.... Les barbares, voilà le non-moi, c'est-à-dire tout ce qui peut nuire ou résister au Moi.<sup>18</sup>

Mais l'efficacité du traitement égotiste que propose Barrès pour combattre la décadence est d'emblée douteuse, étant donné qu'elle ne traite que les symptômes sans vraiment s'occuper de la maladie elle-même. Au contraire, on peut considérer l'individualisme barrésien comme une affirmation de l'état incurable d'une société décadente. Ce n'est que plus tard que Barrès se rendra compte de l'impasse à laquelle aboutit l'adoration de son moi. C'est plus tard dans Un Homme libre que l'on verra son acheminement vers un but dont les limites dépasseront des considérations purement égoïstes; mais Romain Rolland l'aura déjà devancé.

L'année même où a paru Sous l'Oeil des barbares, Rolland a achevé son Credo quia verum. Lui aussi avait connu les déboires d'une jeunesse malheureuse, aggravée par le mal décadent de la fin du siècle. Comme Barrès, il s'est vu obligé de résoudre le problème de l'homme qui vit en société afin de pouvoir sortir de l'abîme spirituel où il se trouvait. Et il s'y prend de la même manière que Barrès, en soulignant comme point de départ la mise en doute de tout.

Quand on se sent la volonté ferme et la force d'âme nécessaires à la recherche de la vérité, il faut... ne pas se préoccuper des autres explications du monde, non plus que si elles n'existaient pas; douter de tout, de tout ce qui peut laisser prise au doute. Il ne faut qu'un point ferme et indubitable.<sup>19</sup>

Ce "point ferme et indubitable," c'est le même "point" dont parle Barrès, c'est le moi individuel.

Ce point assuré... je ne puis le trouver qu'en moi, puisque tout le reste, je le revois en moi et par moi. Il me faut donc écarter tout ce qui me vient du dehors et me plonger au fond de ma vie, dans ce que mon essence a de plus pur et de plus réel.<sup>20</sup>

Mais ce n'est pas dans le dégagement de ce moi que Rolland recherche le salut. Au contraire, une fois établi comme point de départ, le moi perd son importance en tant que but ultime. Pour Rolland, la réalisation du moi individuel aboutit forcément à l'idée d'une communion métaphysique entre ce moi particulier

et celui de l'humanité tout entière. Ayant désigné comme son Dieu l'ensemble de toutes les sensations de l'univers, le moi, ou la vie personnelle, en fait partie intégrante. Mais si Dieu est en effet cet ensemble de sensations, il y a en tout homme quelque chose de divin. "Chacun est un groupe de sensations rattaché au centre divin."<sup>21</sup>

En situant l'homme dans ce vaste réseau métaphysique, Rolland avait d'un coup souligné l'importance du moi individuel et en même temps établi des rapports entre l'individu et l'humanité. Etant donné l'existence de ces rapports, on se trouve moralement obligé de tenir compte des autres, et de jouir de la communion spirituelle que l'on partage avec autrui. Selon Rolland, le culte du moi ne suffit pas: "Je ne veux pas médire l'égoïsme; on l'a trop rabaissé, et ça peut être une source d'amour. Mais y borner sa vie, c'est la mutiler."<sup>22</sup>

Il est peu probable que Barrès ait jamais prétendu avoir mutilé son moi en lui prêtant une importance absolue. Il avait de toute façon donné à entendre que son attitude était provisoire et sujette à la formulation de nouvelles "certitudes." Et en effet, dans Sous l'Oeil des barbares, la révolte réalisée contre les barbares ne semble pas suffisante. La décadence existe toujours, et la vitalité nécessaire pour la combattre appartient aux barbares. Barrès avait souligné la puissance et l'énergie de ces derniers, dont l'attrait s'opposait à la stérilité de la vie cérébrale de son héros:

Elle se sentait attirée vers cet inconnu, et plus soeur de ces hommes ardents et redoutables que de ces... railleurs et de ces pédantismes secs.<sup>23</sup>

C'est l'attrait de la virilité des barbares, bien que diluée par leur vulgarité, qui semble avoir persuadé le héros de descendre de sa tour d'ivoire.

Dans Un Homme libre, deuxième livre du Culte du moi, Barrès se met donc à l'assouplissement de son moi dont la fermeté avait été auparavant inébranlable. Ayant affirmé son individualité et sa liberté spirituelle, il fait volte-face et entreprend de se réintégrer dans la société:

J'ai renoncé à la solitude; je me suis décidé à bâtir au milieu du siècle, parce qu'il y a un certain nombre d'appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans la vie active. Dans la solitude, ils m'embarrassaient comme des soudards sans emploi. La partie basse de mon être, mécontente de son inaction, troublait parfois le meilleur de moi-même. Parmi les hommes, je lui ai trouvé des joujoux, afin qu'elle me laisse la paix.<sup>24</sup>

Il est vrai que cette décision, prise à la conclusion d'Un Homme libre, a l'air de provenir de considérations plutôt pratiques. Mais Barrès avait déjà admis qu'il existe certains liens entre l'homme et l'humanité, ce qui dément son indifférence en acceptant les moeurs des barbares. Il s'agit de rapports qui ressemblent tout à fait à ceux que Rolland avait constatés lui-même:

Notre âme et l'univers ne sont en rien distincts l'un de l'autre; ces deux termes ne signifient qu'une même chose, la somme des émotions possibles.<sup>25</sup>

Comme Rolland, Barrès met l'âme individuelle dans une sorte d'inventaire universel de sentiments, et parvient à atteindre le divin:

Les individus, si parfaits qu'on les imagine, ne sont que des fragments du système plus complet qu'est la race, fragment elle-même de Dieu.<sup>26</sup>

Le moi barrésien a donc l'air d'avoir été privé, pour le moment, de son importance absolue. Barrès s'était sans doute rendu compte que son égoïsme acharné le menait à une impasse personnelle, sociale et métaphysique. Dans le troisième livre du Culte du moi, Le Jardin de Bérénice, Barrès, tout en affirmant que "c'est nous qui créons l'univers,"<sup>27</sup> met en valeur la communion spirituelle qu'il a laissée entrevoir dans Un Homme libre. Par l'entremise de Bérénice, qui est à la fois le représentant du peuple et son "petit enfant sauveur,"<sup>28</sup> Barrès découvre, comme l'avait fait Rolland, une sorte d'harmonie universelle qui réunit l'univers sur le plan métaphysique.

J'étais là; mais je suis partout. Reconnais en moi la petite secoussa par où chaque parcelle du monde témoigne l'effet secret de l'inconscient.<sup>29</sup>

Quoiqu'un peu déprécié, le moi personnel retient cependant son importance capitale, étant à la base de l'expérience barrésienne. Ayant parcouru la distance entre son moi et l'idée d'une âme universelle, Barrès affirme que le point de départ avait toujours été l'objet principal du voyage entier. En dépit de toute indication contraire, Barrès affirme, en fin de compte, qu'il faut subordonner tout aux besoins de notre moi; qu'il faut le protéger, le cultiver, et le nourrir. Tout le reste est secondaire. "S'il a faim encore," dit-il,

donne lui l'action (recherche de la gloire politique). Et s'il sent trop de sécheresse, rentre dans l'instinct, aime les humbles, les misérables, ceux qui font effort pour croître.<sup>30</sup>

En fin de compte, bien que Barrès finisse par nous offrir un conseil d'ordre philanthropique, il est évident que pour lui la bienveillance n'est valable qu'en tant que fonction de son moi. Elle ne dépasse guère les bornes imposées par son égotisme.

Dans son Credo quia verum Rolland nous offre des conseils du même genre sous la forme de ce qu'il appelle une "morale provisoire," afin de faire valoir ses découvertes métaphysiques. Les règles de vie de Rolland sont cependant tout à fait libres des contraintes égotistes sur lesquelles insiste Barrès. Au contraire, Rolland exige que le point central de notre existence soit hors de nous-mêmes. Selon Rolland, il faut que nous choissions un but, et que ce but soit la raison d'être de notre existence. Dans la troisième règle de sa morale, l'égotisme barrésien est définitivement proscrit.

Ne jamais chercher d'objet à son action en soi, mais hors de soi. Eviter de s'attacher à la vie pour soi,--mais pour l'objet de sa vie.<sup>31</sup>

Aussi s'ensuit-il que lorsque Rolland met l'accent sur la nécessité de nous rendre utiles à autrui de manière active, précise et bienveillante,--conseil semblable à celui énoncé par Barrès dans Le Culte du moi,--il existe toujours une différence fondamentale en ce qui concerne les motifs des deux auteurs. Pour l'un il s'agit de son asservissement à un moi déchaîné, tandis que l'autre s'inspire de sentiments altruistes.

L'opposition égotiste-altruiste est très importante parce qu'elle pourrait expliquer l'évolution de Barrès et de Rolland pendant les années d'avant-guerre. L'altruisme que nous avons vu dans Credo quia verum jouera un rôle prépondérant dans le développement des attitudes humanistes et internationalistes que l'on trouvera plus tard dans l'oeuvre de Romain Rolland. Barrès, par contre, sera attiré plutôt vers un patriotisme et un nationalisme ardents. Ce développement n'est pas surprenant. Barrès lui-même admet que "le patriotisme n'est autre chose que l'égoïsme national."<sup>32</sup> Cela étant, il n'avait plus qu'à passer de son égoïsme personnel à l'égoïsme collectif.

### 3. L'Influence de l'Allemagne

En général, avant 1890 la question de l'Allemagne n'est pas d'une importance capitale pour la génération de Barrès et de Rolland. La guerre de 1870 est plutôt l'expérience des générations précédentes, ne suscitant plus la même indignation qu'auparavant. Il y a bien chez Barrès des souvenirs d'une Lorraine en déroute, mais ils sont presque éteints par le torrent égotiste qui le submerge pendant sa jeunesse. Mais ce qui en reste sera vite ranimé plus tard, surtout par la démagogie boulangiste. Rolland, par contre, se trouvera à l'abri de l'attrait nationaliste et revanchard. Pour lui ce sera encore un exemple de l'homme entraîné par la frénésie de la foule, incapable, et même peu disposé à s'en dégager.

Mais bien que sur le plan politique l'influence de l'Allemagne ne soit pas grande, il reste toutefois le domaine de la philosophie et de l'art. Au moyen des lettres et de la musique, l'Allemagne exercera une influence énorme sur le développement de Barrès et de Rolland. C'est en grande partie l'influence de la pensée allemande chez Barrès et celle de la musique allemande chez Rolland qui les dirigent vers les idéologies qu'ils embrasseront plus tard, et qui ouvriront entre eux un abîme idéologique. Barrès optera pour le nationalisme et une politique de revanche, alors que Rolland choisira l'internationalisme et l'esprit de coopération.

Il est surprenant que Barrès le germanophobe soit le premier à subir l'influence des philosophes allemands. Rolland, comme nous allons le voir plus tard, était plus attiré par la musique de l'Allemagne que par sa littérature. Par contre, l'enthousiasme du jeune Barrès pour les intellectuels allemands est

presque sans bornes. En 1884 dans Les Taches d'encre il écrit:

Nous irons jusqu'au bout. Nous dirons la France grande et l'Allemagne aussi. Nous avons des pères intellectuels dans tous les pays. Kant, Goethe, Hegel ont des droits sur les premiers d'entre nous.<sup>33</sup>

Même la fameuse préoccupation barrésienne du moi a été inspirée en partie par la pensée allemande. Dans Le Voyage de Sparte Barrès nous révèle son admiration pour Goethe, surtout dans le contexte des thèmes que nous avons relevés dans Le Culte du moi, c'est-à-dire, l'épure et le développement du moi, de la sensibilité individuelle:

Il nous ouvre mieux qu'aucun maître la voie du grand art, en nous montrant que pour produire une plus belle beauté, le secret, c'est de perfectionner notre âme. Goethe travailla sans cesse à se développer en s'élevant. L'artiste est grand selon qu'il possède une imagination de héros. De là l'effort si raisonnable de Goethe pour épurer, ennoblier continuellement sa sensibilité.<sup>34</sup>

Mais ce qui a surtout influé sur la préoccupation barrésienne du moi, c'est la pensée de Fichte. Dans Un Homme libre, Barrès, tout en faisant l'éloge des métaphysiciens d'outre-Rhin, confirme l'influence de celui-ci:

De même, c'est par ce besoin de protection que connurent toutes les enfances mortifiées, et par l'enseignement métaphysique d'outre-Rhin, que je fus éveillé à me faire des choses une idée personnelle... et plus tard... je me suis libéré de moi-même parmi les ivresses confuses de Fichte et dans l'orgueil un peu sec de Spinoza.<sup>35</sup>

D'une part, on peut s'étonner qu'il cite Spinoza, étant donné que c'est lui qui a exercé une si grande influence sur la conception de Rolland d'une âme universelle, idée qui, nous l'avons vu, existe chez Barrès aussi. D'autre part, c'est à la philosophie de Fichte que remontent sans doute les origines de l'égotisme barrésien. Le traité De la Destination de l'homme (1800) de Fichte anticipe la préoccupation du moi que nous trouvons chez Barrès. Cette oeuvre, dont la traduction française avait été disponible dès 1832, nous offre des analogies frappantes entre la métaphysique fichtéenne et les idées que Barrès avance dans Sous l'Oeil des barbares. Il existe chez Fichte, comme chez Barrès, la même insistance sur l'affirmation de soi-même comme réalité principale de l'existence: "Je voulais me faire moi-même, me façonner en quelque sorte de mes propres mains tel que je voulais être."<sup>36</sup> La subjectivité que l'on trouve chez Fichte,

Le monde n'est... que le miroir où se réfléchit notre activité; les choses ne sont que des images, que la projection du Moi et de ses tendances ou de ses actes (sensations, intuition, pensée),<sup>37</sup>

nous rappelle l'affirmation de Barrès que "c'est nous qui créons l'univers."<sup>38</sup>

Il est également possible que ce soit encore Fichte qui aurait provoqué la transition de Barrès de l'égotisme au nationalisme. Devant l'occupation de l'Allemagne et les échecs qui menaçaient son existence même, Fichte avait travaillé pour sa libération, sa réhabilitation, et sa régénération spirituelle. Afin que le peuple allemand prenne conscience de son génie national, il a écrit ses Discours à la nation allemande (1807-1808), espérant ainsi contribuer au rétablissement de l'unité nationale. Un siècle plus tard, devant l'occupation de sa Lorraine, pour laquelle il ressent une forte affinité spirituelle, ce sera le tour de Barrès. Il défendra l'identité lorraine contre les Allemands comme Fichte s'était opposé à la perte de l'identité allemande face aux Français. Aussi le patriotisme qui se développe chez Barrès n'est-il pas le nationalisme humaniste et altruiste qui existait auparavant chez les romantiques français. Il est beaucoup plus proche du nationalisme de Fichte, qui, inspiré par l'occupation de Napoléon et imprégné de haine, est basé sur l'idée de la nature unique d'un peuple menacé.

Que la pensée allemande ait beaucoup influencé le développement de l'égotisme et plus tard le nationalisme barrésien est un fait qu'il souligne d'ailleurs lui-même:

Que m'ont dit Fichte, Hegel, et... Goethe? J'ai à dégager et développer le Moi. La nation a... à dégager et achever son destin, sa mission. On va vers l'Etat-Dieu et vers le surhomme.<sup>39</sup>

Mais si c'est de l'Allemagne que Barrès tient son nationalisme, c'est également contre elle que ce nationalisme, mûri par la politique boulangiste, sera plus tard dirigé. Sans doute Barrès lui-même n'en ignorait-il pas l'ironie. Ayant condamné presque tous les aspects de la civilisation allemande dans Colette Baudoche, Barrès souligne plus tard dans ses Cahiers qu'il a fait ce que les Allemands eux-mêmes auraient fait dans les mêmes circonstances :

Mon objet n'était pas de peindre la civilisation allemande mais la Lorraine. On n'y a pas vue de Goethe, pas même de Nietzsche, et un Nietzsche aurait adoré la France, se serait mis à genoux devant ce qu'on veut tuer. J'ai défendu ce qui est en danger. J'ai été bon Allemand: j'ai été avec Goethe, avec Schiller... avec Nietzsche.<sup>40</sup>

Mais s'il faut tenir compte de l'influence de l'Allemagne sur le développement intellectuel de Barrès, il faut en faire autant au sujet de Rolland. Dans le cas de ce dernier, cependant, il ne s'agit pas du même genre d'influence, ni des mêmes moyens de la communiquer. En effet, René Cheval, dans son étude sur Rolland et l'Allemagne souligne que l'influence des lettres allemandes sur la jeunesse de Rolland est minime :

Romain Rolland est venu tard à la littérature allemande; si elle n'est pas absente de son univers d'enfant et d'adolescent, elle n'est pour rien dans les grands ébranlements de son âme juvénile, la musique, la nature, Spinoza, Tolstol, Shakespeare.<sup>41</sup>

Même l'oeuvre de Goethe, pour lequel l'admiration de Barrès ne connaît presque pas de bornes, n'a vraiment pas touché la sensibilité du jeune Rolland. Bien que l'on retrouve plus tard une appréciation beaucoup plus favorable de Goethe, en 1890 c'est dans des termes peu flatteurs qu'il s'exprime à son sujet :

Ce sensualisme froid, cet égoïsme artistique, cette nature pondérée, machine à écrire esthétiquement ses sentiments et ses sensations, ne sont pas de mon goût. Une seule chose m'a toujours fasciné en lui, la puissance de volonté sur lui-même; mais à condition de ne pas étouffer la spontanéité de l'âme et l'éclat des passions.<sup>42</sup>

On constate en effet que Rolland est repoussé par les mêmes caractéristiques qui avaient sans doute attiré Barrès. Là où Barrès avait trouvé l'ennoblissement et l'épurement de la sensibilité, et le perfectionnement de l'âme, Rolland a découvert le sensualisme machinal et l'égoïsme esthétique.

Quoique le rôle de la littérature allemande ne soit pas l'un des éléments principaux dans la formation du jeune Rolland, l'influence de l'Allemagne lui est parvenue quand même, et cela par l'intermédiaire de la musique: "Ma vraie langue est la musique... C'est elle qui a fait de moi un Weltbürger."<sup>43</sup> Il faut rappeler que Rolland était d'abord musicologue, et que les réussites littéraires qui l'ont rendu célèbre étaient essentiellement hors de sa spécialité. La musique, quoique obligée de partager la loyauté artistique de Rolland avec d'autres domaines, y a néanmoins tenu première place :

Naturellement la musique a eu sur mon développement intellectuel et moral une influence énorme. Ne vous y trompez pas; je suis un musicien qui s'est armé de l'intellectualisme français. Seules, des circonstances hostiles m'ont empêché de me consacrer à la musique ainsi que je le voulais.... Depuis mon enfance, je vis coeur à coeur avec toutes les grandes âmes musicales du passé.<sup>44</sup>

Cette "influence énorme" dont parle Rolland a été exercée surtout par des compositeurs allemands. Bach, Haendel, Gluck, Mozart, Beethoven, Wagner, Richard Strauss, tous figurent dans ses études et dans son oeuvre de musicologue. Mais ce qui est encore plus important, c'est que leur influence sur Rolland dépasse les limites d'une appréciation purement professionnelle. Elle fait partie intégrante de sa sensibilité.

La musique, mais plus particulièrement la musique allemande, a soutenu, sous-tendu l'existence de Romain Rolland, spécialement dans ses jeunes années, à l'âge où, s'il faut en croire les psychiatres, la sensibilité reçoit des empreintes indélébiles. S'il a pu porter le poids de l'existence et notamment les troubles d'une adolescence fertile en crises,--

les ennuis de santé, ... la rencontre de la mort, l'ébranlement de la puberté, la nausée des premiers combats-- , c'est qu'à chaque fois un musicien d'Allemagne est venu lui apporter confiance et réconfort, et l'a, comme Christophe portant l'enfant, aidé à franchir l'obstacle. La musique n'est pas pour lui un divertissement, un décor de son existence, elle en est la substance et l'armature.<sup>45</sup>

Il en résulte que la sensibilité malade du jeune Rolland, guérie à plusieurs reprises par l'effet bienfaisant de la musique allemande, déterminera chez lui un développement intellectuel tout à fait opposé à celui de Barrès.

En revanche, que la musique ait également exercé une grande influence sur Barrès est un fait incontestable. Nous savons que par rapport à celle de Rolland, qui était un pianiste accompli, la formation musicale de Barrès est plus limitée. En effet, elle s'est limitée à quelques leçons de violon sous la tutelle de l'organiste de Charmes. Mais quant à son appréciation de la musique, c'était tout autre chose. "Moi qui ne sais rien de la musique", dit-il, "je sens si bien que ma pensée, que mon thème pourrait se traduire en musique."<sup>46</sup> Il est certain d'ailleurs que, attiré par la musique de Wagner, Barrès a fait au moins deux pèlerinages à Bayreuth en 1886 et en 1887. Aussi la grandeur de la musique de Beethoven lui était-elle bien connue:

Un tel grandiose, dont la musique de Beethoven m'a seule donné l'avant-goût, bouscula mon âme d'une si forte manière que je m'entendis m'écrier.<sup>47</sup>

La préoccupation musicale de Barrès est manifeste dès le début de sa carrière littéraire. Dans Un Homme libre c'est la musique qui se révèle une arme puissante dans la lutte contre l'affaiblissement spirituel:

Une troisième distraction s'offrait: la musique. Amie puissante, elle met l'abondance dans l'âme, et, sur la plus sèche, comme une humidité de floraison. Avec quelle ardeur, lui, mécontent, honteux, pendant les noires journées d'hiver, n'aspirait-il pas cette vie sentimentale des sons, où les tristesses même palpitent d'une si large noblesse! La musique ne lui faisait rien oublier; il n'eût pas accepté cette diminution; elle haussait jusqu'au romantisme le ton de ses pensées familières.<sup>48</sup>

Plus tard, dans Amori et dolori sacrum, Barrès va encore plus loin. "La musique seule," dit-il,

--car nous sommes convaincus qu'il n'y a point discontinuité entre les arts divers--peut intervenir à cet instant où la littérature et la peinture depuis longtemps confessent leur échec.<sup>49</sup>

Mais même si Barrès "reconnaît à la musique un pouvoir supérieur à la parole, ou du moins susceptible d'aller plus loin,"<sup>50</sup> elle n'a pas entraîné chez lui un développement comparable à celui de Rolland. Celui-ci, en tant que musicologue, a été influencé non seulement par la musique elle-même, mais aussi par la vie des musiciens allemands illustres, surtout par celle de Beethoven. S'il avait trouvé dans la grandeur de Beethoven des éléments qui dépassaient le domaine du nationalisme et venaient à l'appui d'un point de vue internationaliste, il les avait aussi bien trouvés chez d'autres. "De patriotisme allemand," a-t-il écrit à propos de Haendel,

il n'en avait guère. Il avait la mentalité des grands artistes allemands de son temps pour qui la patrie, c'était l'art et la foi. Peu lui importait l'Etat.<sup>51</sup>

Il n'est donc pas surprenant que du point de vue idéologique, les rapports entre Rolland et Barrès soient peu nombreux, le plus important d'entre ceux-ci étant, semble-t-il, celui de l'influence allemande.

Notes

1. Barrère 1966:61.
2. Robichez 1961:46.
3. Ibid., p. 51.
4. M. Rolland, ed., 1949:175.
5. Rolland 1952a:131.
6. Rolland 1920:166.
7. Rolland 1920a:1966.
8. Barrès 1963:167.
9. Ibid., p. 803.
10. Barrère 1966:37.
11. Barrès 1963:10.
12. Boisdeffre 1962:16.
13. Rolland 1959:25.
14. Rolland 1959a:93.
15. Tison-Braun 1967, I:12.
16. Ridge 1961:43, 95.
17. Barrès 1961:14.
18. Ibid., p. 17.
19. Rolland 1952:356.
20. Ibid., p. 356.
21. Ibid., p. 363.
22. Ibid., p. 373.
23. Barrès 1961:67.
24. Ibid., p. 267.
25. Ibid., p. 178.
26. Ibid., p. 221.
27. Ibid., p. 21.
28. Ibid., p. 388.
29. Ibid., p. 389.
30. Ibid., p. 23.
31. Rolland 1952:368.
32. Barrès 1961:15.
33. Digeon 1958:406.
34. Barrès 1922:153.
35. Barrès 1961:242.
36. Digeon 1958:410.
37. Léon 1954, II:208-209.
38. Barrès 1961:21.
39. Barrès 1963:489.
40. Ibid., p. 149.
41. Cheval 1963:61.
42. Sices 1968:71.
43. Barrère 1955:23.
44. Cheval 1963:61.
45. Cheval 1963:69.
46. Barrès 1963:490.
47. Barrès 1922:181.
48. Barrès 1963:113.
49. Barrès 1921:101.
50. Godfrin 1962:18.
51. Sices 1968:22.

Bibliographie

- Barrère, Jean-Bertrand. 1955. Romain Rolland par lui-même. Coll. Ecrivains de toujours. Bourges: Seuil.
- \_\_\_\_\_. 1966. Romain Rolland par lui-même. Paris: Albin Michel.
- Barrès, Maurice. 1897-1902. Le Roman de l'énergie nationale. / Les Déracinés (1897), L'Appel au soldat (1900), Leurs figures (1902). / (Editions plus récentes, Albin Michel.)
- \_\_\_\_\_. 1921. Amori et dolori sacrum. Paris: Plon.
- \_\_\_\_\_. 1922. Le Voyage de Sparte. Paris: Plon.
- \_\_\_\_\_. 1961. Le Culte du moi. Paris: Plon. / Sous l'oeil des barbares (1888), Un Homme libre (1889), Le Jardin de Bérénice (1891). /
- \_\_\_\_\_. 1963. Mes Cahiers. Paris: Plon.
- Boisdeffre, Pierre de. 1962. Maurice Barrès. Paris: Editions Universitaires.
- Cheval, René. 1963. Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre. Paris: P.U.F.
- Digeon, Claude. 1958. La Crise allemande de la pensée française. Paris: P.U.F.
- Godfrin, Jean. 1962. Barrès mystique. Neuchâtel: A la Baconnière.
- Léon, Xavier. 1954. Fichte et son temps. Paris: Armand Colin.
- Ridge, George Ross. 1961. The Hero in French Decadent Literature. Athens: University of Georgia Press.
- Robichez, Jacques. 1961. Romain Rolland. Paris: Hatier.
- Rolland, Marie, ed., 1949. Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland. Cahiers Romain Rolland, no. 2. Paris: Albin Michel.

- Rolland, Romain. 1920. Jean-Christophe. Paris: Albin Michel.
- \_\_\_\_\_. 1920a. Clérambaut. Paris: Albin Michel.
- \_\_\_\_\_. 1952. Le Cloître de la rue d'Ulm, journal de Romain Rolland à l'Ecole normale (1886-1889). Cahiers Romain Rolland no. 4. Paris: Albin Michel. /Comprend "Credo quia verum"./
- \_\_\_\_\_. 1952a. Journal des années de guerre 1914-1919. Paris: Albin Michel.
- \_\_\_\_\_. 1959. Chère Sophia, choix de lettres de Romain Rolland à Sophia Guerrieri Gonzaga. Cahiers Romain Rolland, no. 10. Paris: Albin Michel.
- \_\_\_\_\_. 1959a. Le Voyage intérieur. Paris: Albin Michel.
- Sices, David. 1968. Music and the Musicians in Jean Christophe. London: Yale University Press.
- Tison-Braun, Micheline. 1967. La Crise de l'humanisme, 1890-1914. Paris: Nizet.

G.N.